

Rodrigue Martias

# LE PONTON





# Chapitre 1

Théodore se réveille ce matin, et comme tous les matins depuis déjà un an, il a au fond de la gorge un léger goût amer qui ne le quitte pas. Il essaie tant bien que mal de remonter la pente, mais la douleur est là, plus rien n'a d'importance, il souffre terriblement.

Il quitte la Bretagne, voilà déjà six mois, pour atterrir ici, un petit coin de Guadeloupe qu'il choisit au hasard. Il souhaite tout simplement, prendre un peu de recul pour se vider la tête, oublier un passé vraiment trop douloureux.

Il fait l'acquisition de cette vieille maison qui lui ressemble un peu : elle est toute délabrée tout comme son moral. Deux détails ont pesé sur le choix de la demeure : elle est face à la mer et il y a ce ponton, un endroit stratégique pour oublier le temps.

Il consacre ses journées à remettre en état cette vieille habitation. Il travaille d'arrache pied, sans relâche, une forme de thérapie. Certains hommes, déprimés, sombrent dans l'alcool, la drogue parfois les

deux. Pour lui, le choix est fait, un choix bien différent, se tuer à la tâche. Son corps est habitué à ce genre de souffrance, il l'a sollicité pendant bien des années, entre autre pour la pratique des arts martiaux chinois, discipline qui lui est chère.

Souvent, en fin de journée, après du terrassement ou de la maçonnerie, il chausse ses tennis et dévale la pente jusqu'à Rivière-sens, la commune voisine puis retour à Vieux-fort où se trouve sa maison. Il va jusqu'au ponton et fixe l'horizon en position « seisa » : c'est une position adoptée au karaté, juste avant le salut. Il l'applique souvent pour la méditation. Il recherche quelque part, une paix de l'esprit, une certaine communion avec l'environnement. Il se fond dans l'espace et retrouve Madeleine, cette femme qu'il a aimée, qu'il aimera toujours et qui lui manque tant. Sa douleur est intense car la plaie est profonde. Il accuse l'Eternel de cette fatalité. Il rejette tout en bloc, toute cette éducation de bon petit catho, qu'on lui a inculquée.

- Qu'ai-je bien pu faire au Bon Dieu, pour que me soit infligée la peine capitale ? La mort de ma femme. Tant de gens ici bas souffrent le martyr, ils souhaitent la délivrance, ils souhaitent en finir. Nous, nous étions heureux, nous ne demandions rien et tu me prends Madeleine, me laissant planter là, mon dieu je te déteste.

Il y a juste un an que Madeleine est morte : un terrible accident qui lui ôte la vie sur une route de

Bretagne. Un chauffard comme souvent, sous l'emprise de l'alcool, grille un stop et vient la percuter. Sa voiture quitte la route, trois tonneaux, un poteau et c'est la fin d'une vie. Théo est prévenu en fin d'après-midi ; il apprend que sa femme a été transportée à l'hôpital de Rennes, que son état est grave. Il passe la soirée dans une salle d'attente et au petit matin, le couperet est tombé. Il entend chaque jour, ces mots qui résonnent dans sa tête : « nous n'avons rien pu faire, hémorragie interne ».

Quand ça vous tombe dessus, c'est le monde qui s'écroule ; on pense vivre un cauchemar ; on veut se persuader qu'elle va se réveiller avec son beau sourire dans sa petite nuisette, les cheveux en bataille. Mais ce n'est pas un rêve, c'est la réalité, Madeleine est bien partie, elle ne reviendra pas. Il a envie de tuer, de tuer ce chauffard. Sa colère est intense, il ne maîtrise plus rien. Il frappe dans une porte, c'est une porte vitrée qui ne résiste pas. Il a mal dans son corps, sa vie n'a plus de sens. Le médecin qui vient juste de lui apprendre la nouvelle ne peut le maîtriser. Il se sent impuissant devant cet homme meurtri qui hurle à la mort, les deux mains sur la tête ; et tout ce sang qui gicle, des bouts de verre dans sa chair. Les infirmiers accourent, il faut soigner la plaie, lui donner un calmant, tenter de l'apaiser.

Il pense à tout cela, en regardant la mer. Quelque fois, pour blaguer, Madeleine lui disait :

– Si je meurs avant toi, je veux que ce soit toi qui

disperse mes cendres, peu importe l'endroit, mais pas trop loin de toi.

Théo respecte ainsi une de ses volontés, il disperse ses cendres au bout de ce ponton. C'est un endroit qu'il aime, il y passe du temps et quelquefois, le soir, assis, les pieds dans l'eau, il a même l'impression d'entendre Madeleine :

– Allez Théo, souris, ne sois pas malheureux, je suis tout près de toi. C'est la vie, mon Toto, Dieu m'a rappelée à lui.

Que penser de ce dieu, capable d'infliger, tant de tortures aux siens ?

## Chapitre 2

Mathilde et Anthony étaient un couple soudé ; soudé dans l'aventure, leur passion pour la voile. Il y a juste un an, ils pensent être sur le point de réaliser leur rêve, cette belle traversée qui leur tient tant à cœur. Ils décident de l'entreprendre : Saint-Malo, Pointe-à-Pitre en voilier avec leur fille Laura. Anthony, par principe ne prend jamais de risque. En marin averti, dès qu'il y a un peu de mer, à la moindre manœuvre, il s'équipe d'un harnais, et le mousqueton fixé à la ligne de vie lui permet de ne faire qu'un avec l'embarcation. Que s'est-il donc passé ? Personne ne le sait ! Laura est la première à être confrontée à ce terrible malheur. Vers six heures du matin, sa mère dort encore, elle enfle sa parka et quitte sa cabine pour rejoindre son père sur le pont. Elle adore assister au lever du soleil. Elle trouve ça magique, cette boule de feu qui jaillit de la mer comme par enchantement. Elle aime ce moment chargé de poésie. On est le 1<sup>er</sup> août de l'année 2007, ça fait à peine trois jours, qu'ils ont hissé les voiles.

Laura est étonnée de ne pas voir son père, assis derrière la barre, sa pipe à la bouche ; cette fameuse pipe qu'il n'allumait jamais, mais qui faisait partie, tout comme la casquette de l'équipement loup de mer. Elle n'est pas trop inquiète, car le cap semble bon, la barre est bien calée, son père n'est pas loin. Elle regarde le ciel, le plafond est bien bas ; la mer n'est pas trop grosse, mais le vent s'est levé. Elle est triste à l'idée qu'elle ne verra pas ce matin le soleil jaillir de l'océan. Elle avance sur le pont, équilibrant son corps au rythme du roulis en appelant son père. Il n'est pas sur le pont, pas de doute pour elle, il est redescendu. En montant, elle a dû le croiser sans le voir, mais ça lui semble bizarre, elle fait donc demi-tour et se retrouve en bas. Mathilde, en entendant Laura appeler son père, se réveille en sursaut.

– Ton père est sur le pont, Laura, pourquoi cries-tu ?

– Il n'y est pas maman, il n'y est pas.

Mathilde fait un bond et se retrouve sur le pont. Elle débloque la barre et avec la peur au ventre effectue une manœuvre pour revenir en arrière. C'est la panique à bord, entre des crises de larmes et des plaintes de douleur, elles scrutent l'océan et appellent Anthony. Elles sont désespérées. Laura regarde sa mère et lui dit en tremblant :

– Il est bien quelque part, papa est bon nageur, on doit le retrouver.

Ce sont les derniers mots que prononce Laura.

Un message est transmis, un appel au secours, des hélicos plus tard survolent cette zone. Deux voiliers pas très loin répondent au SOS mais les recherches sont vaines. Mathilde fait preuve d'un courage exemplaire. Pendant deux jours et deux nuits, elle parcourt des milles s'accrochant à l'espoir de retrouver Anthony. Elle est à bout de force, épuisée et meurtrie dans sa chair. Laura scrute la mer, elle n'appelle plus son père, elle est un peu ailleurs, un ailleurs qui l'apaise. Une décision est prise, elles sont hélitreuillées et reconduites au port. Deux skippers se chargent de ramener le voilier, retour à St-Malo : une belle aventure qui s'achève tragiquement.



## Chapitre 3

En décembre 2007, Mathilde a une envie de fuir la Métropole, de s'exiler très loin. Un ami de la famille, un béké de Guadeloupe, Maximilien Lacaille, propose de l'accueillir dans sa propriété du côté de Basse-Terre ; une opportunité, il faut se décider. Elle consulte Laura qui reste inaccessible. Les spécialistes ont dit qu'elle faisait un blocage, qu'elle parlera un jour, quand elle sera décidée. Elles quittent donc St-Malo, juste avant la Noël et arrivent sur cette île qu'elles connaissent, pour y avoir passé quelques mois de vacances du vivant d'Anthony. Elles s'installent à Basse-Terre, aux pieds de la Soufrière, une belle villa créole du domaine Lacaille. Mathilde a mis en gérance son magasin nautique sur le port de Saint-Malo. Depuis ce drame en mer, elle n'a plus le courage d'affronter les clients, de voir dans leur regard autant de compassion. Elle a besoin d'un break, besoin de s'évader, besoin tout simplement de reprendre goût à la vie. Laura elle, s'apprêtait à intégrer une école de

construction navale. Par ce biais, elle souhaitait se spécialiser dans le domaine nautique. Elle aime les bateaux autant que ses parents et c'est naturellement qu'elle prenait ce chemin. Mais le destin s'en mêle, impossible d'intégrer cette école d'ingénieur à la rentrée de septembre. Elle semble déconnectée, quelque chose s'est brisé.

Mathilde passe ses journées à scruter l'horizon. Elle s'occupe de Laura qui vit normalement, sans prononcer un mot. Elle espère chaque jour, réentendre sa voix. Elle souhaite qu'elle prononce ne serait-ce qu'un mot, ce silence est pesant.

Un matin, elle la prend dans ses bras et lui dit à l'oreille :

- On va reprendre la mer ma chérie, toi et moi ; ça te fera du bien, à moi aussi d'ailleurs, j'en suis persuadée.

Elle fait l'acquisition d'un voilier, un neuf mètres. Il est un peu plus petit que celui de Saint-Malo, qu'un couple de bretons lui avait racheté juste après l'accident.

Elles prennent donc la mer toutes les deux ce jour-là. On est au mois de septembre, période cyclonique là-bas sous les tropiques. La météo annonce : vent fort pour le week-end. La décision est prise de faire le tour de l'île, qu'importe la météo, il lui faut à Mathilde sa dose d'adrénaline pour pouvoir exister. Laura de son côté semble refaire surface, elle retrouve rapidement tous ses automatismes et

seconde sa mère avec dextérité. Dans la baie de Bouillante d'où elles prennent le départ, Mathilde fond en larmes en regardant l'ardoise que lui montre sa fille :

– C'est cool maman, je t'aime.

La première fois qu'elle s'exprime depuis le décès de son père. Mathilde n'en revient pas, elle la prend dans ses bras, la couvre de baisers.

– Je suis heureuse bébé, je suis si heureuse, on va bien s'éclater toutes les deux, tu verras.

Elles parcourent quelques milles sans problème, en prenant du plaisir, échangeant des regards et des sourires complices. C'est une première sortie pour cette embarcation et ça se passe plutôt bien malgré ces conditions extrêmes. Mathilde a tracé son parcours sur une carte. Elles vont longer la côte jusqu'au phare de Vieux-Fort puis elles mettront le cap sur les îles des Saintes et passeront la nuit dans la baie de Terre-de-Haut. Elles filent à dix nœuds avec un vent de travers, une mer déchaînée quand soudain un tronc d'arbre venu d'on ne sait où vient percuter la coque. L'eau pénètre l'habitacle, une pompe est activée, mais ça ne suffit pas. La faille est bien trop grande, il faut rejoindre la côte. Elle lance un SOS, puis s'aligne sur un phare ; c'est celui de Vieux-Fort en espérant pouvoir arriver jusque-là. Mathilde décide de lancer le moteur et de rabattre les voiles afin de faciliter les manœuvres d'approche, mais c'est peine perdue, la cale est inondée, le moteur est noyé. Il y a eu un choc,

un récif certainement, le bateau s'est penché et la baume a suivi. Mathilde n'a pas le temps de prévenir Laura. La baume la percute juste au niveau du crâne. Mathilde se précipite avec la peur au ventre, Laura semble sans vie, allongée sur le pont. Elle se penche sur elle, lui mettant quelques gifles afin de la réveiller. Elle respire, tout va bien, elle est sans connaissance. Il faut maintenant penser à quitter le navire qui s'enfonce peu à peu mais il est impossible d'accéder à l'annexe, engloutie sous les eaux. Il lui reste un joker, un radeau de survie à quelques mètres de là : elle détache le sac, actionne le mécanisme et le radeau se gonfle. La peur décuple ses forces, elle arrive à hisser Laura sur ce radeau, puis épuisée, à bout de force, accrochée à cette embarcation, elle s'abandonne un instant au bon vouloir de l'eau. Une coulée de larmes inonde son visage en voyant disparaître le mât de son bateau, englouti par les flots.

## Chapitre 4

Théo est alerté par un bruit d'hélico et des jets de lumière qui transpercent le ciel. Comme souvent en soirée, il fait une balade le long du front de mer profitant de la beauté du ciel bleu étoilé, quand le temps le permet. Tout naturellement, il arrive au ponton. C'est une nuit sans étoile, le vent s'était levé en tout début de journée et ne faiblissait pas. Il prend soin de renforcer les liens de son bateau qui se trouve balloté au gré de la tempête.

Soudain, en fixant l'horizon, il croit voir quelque chose qui flotte à la lumière du phare. Il redouble d'attention en attendant un nouveau balayage. Il aperçoit un objet pneumatique, il y a du monde dessus. Il saute dans son bateau, libère les amarres puis démarre le moteur. Il heurte le ponton à plusieurs reprises. La mer est déchaînée mais il n'a pas le choix, il doit secourir ces gens. Ce n'est pas chose aisée d'approcher le radeau qui prend maintenant le chemin d'un récif dangereux. Mathilde accrochée au

flotteur, lutte contre les éléments. Théo lui lance un bout, il doit s'y prendre trois fois avant qu'elle ne l'attrape ; elle l'attache au radeau que Théo peut tirer jusqu'à l'embarcation. Il hisse Mathilde à bord, elle est transie de froid :

– Il faut sauver ma fille, la baume l'a percutée.

– On va rejoindre la côte, ne vous inquiétez pas, tout ira pour le mieux.

Pour éviter le transfert de Laura, ils attachent le radeau au bateau et peuvent à petite vitesse rejoindre le ponton. Soudain un hélico, comme sorti de nulle part, pointe sur eux son faisceau lumineux. Il y a par la suite un concert de sirènes, les femmes sont prises en charge et dirigées d'urgence vers le centre le plus proche : l'hôpital de Basse-Terre.

Théo demeure tout seul, assis sur le ponton. Les médecins du SAMU ont voulu l'emmener, il leur a répondu :

– Allez-y, tout va bien, moi c'est bon, pas de souci.

Il pense à Madeleine qui a du lui donner la force nécessaire pour tirer ce radeau par une mer déchaînée et il s'adresse à elle :

– Merci mon tendre amour, merci de m'avoir permis d'aider ces pauvres femmes. J'ai senti ta présence, durant tout le sauvetage et si j'ai pu arracher cette barque au récif, ce n'est que grâce à toi. Tu leur as évité une mort certaine, je t'aime mon bel amour.

Et comme à chaque fois, il croit entendre sa voix :

– Tu aurais dû Théo monter dans l’ambulance et les accompagner. Pourquoi ne l’as-tu pas fait ?

Il n’a pas de réponse à la question posée ; il est si affecté depuis qu’elle l’a quitté qu’il n’a cessé de fuir tout ce qui porte jupon. Elle était sa moitié, son étoile polaire, le bonheur de sa vie, puis soudain plus personne, le grand vide, elle s’en était allée. Comment est-ce possible, une femme pleine de vie, souriante, amoureuse. Comment une si belle vie peut s’arrêter ainsi ? Il aimait ses baisers à n’en plus terminer, il prenait à pleines mains ses fesses pour l’embrasser. Juste avant l’accident, comme elle le faisait souvent en le quittant le matin, elle était revenue deux trois fois en disant :

– Tu ne m’as pas embrassée.

Il l’embrassait à nouveau, ça devenait un jeu. Il aimait ces moments. Elle partait travailler, il la perdait un peu, une petite journée mais il gardait son sourire gravé dans sa mémoire. Le soir quand elle rentrait, ce n’était que du bonheur, sauf ce fameux soir où elle n’est pas rentrée. Une horrible tristesse l’envahit tout à coup et de brûlantes larmes inondent son visage.

Ce soir là, il a du mal à trouver le sommeil. L’image de cette femme, épuisée de fatigue, occupe son esprit. Elle avait de grands yeux verts tout comme sa Madeleine, aussi brune, aussi belle. Il l’avait écoutée, raconter son histoire : quelque chose semblait-il était venue heurter la coque de son voilier, provoquant une voie d’eau, l’obligeant de ce fait à

regagner la terre. Faisant au plus pressé, elle n'a pas eu le temps de regarder la carte et vient donc s'empaler sur ce maudit rocher qui éventre son bateau déjà endommagé. Deux avaries de suite, elle n'a pas eu de chance, mais sa vie était sauve ainsi que celle de sa fille et c'était le principal.

EXTRAIT

## Chapitre 5

Le lendemain matin, toutes les radios diffusent l'info du sauvetage de la veille à Vieux-Fort. Elles parlent de cet homme qui n'a pas hésité à affronter une mer déchaînée pour voler au secours de ces deux naufragés. Il s'agit de deux femmes, précisent les speakers, une mère et son enfant. La mère s'appelle Mathilde et s'adresse à Théo :

– Monsieur, j'ai un visage gravé dans ma mémoire, un visage sans nom, mais qu'importe, sachez que je vous serai toujours reconnaissante. Si ma fille pouvait parler, elle vous dirait merci, merci pour ce courage dont vous avez fait preuve, merci de nous avoir sorties de cette épreuve.

Théo est très touché par cette déclaration. Cette femme aux grands yeux verts s'appelle donc Mathilde, mais pourquoi disait-elle : si ma fille pouvait parler ? L'image de cette jeune fille lui revient en mémoire, ce visage enfantin, pas plus de dix-huit ans, il l'a trouvée jolie, jolie dans son sommeil.

Un bruit à l'extérieur, l'arrache de ses pensées : ce sont des journalistes qui souhaitent l'interviewer. La Guadeloupe veut connaître le visage du héros mais lui ne le souhaite pas. Il fait part aux deux hommes de son vœu le plus cher : qu'on lui foute la paix, qu'il puisse continuer à honorer sa femme, du moins son souvenir, sa douce Madeleine, si présente dans sa tête.

Les journalistes comprennent et ils n'insistent pas. Ils prennent quelques photos du lieu de l'accident et s'éclipsent poliment. Théo est présenté aux actualités comme un héros modeste, qui veut rester dans l'ombre, aucune photo de lui, ses souhaits sont exaucés et la vie continue.